



**une dynamique de réflexion et de propositions
à la lumière de l'enseignement social chrétien
pour la Suisse Romande**

Ressource N° 2.3

**Tiré de l'atelier transversal sur
le temps (16 novembre 2017)**

Série : « Les ateliers transversaux »

**Le temps du pèlerin des jours...
par Pascal Ortelli**

Pascal Ortelli, marié et père d'un enfant, anime et coordonne la Plateforme Dignité et Développement à temps partiel depuis mars 2017. Il est titulaire d'un master en théologie morale avec plusieurs expériences humanitaires dans le monde associatif, en Afrique de l'Ouest notamment. Il poursuit ses études par un doctorat en lien avec la doctrine sociale de l'Eglise, tout en travaillant au sein de la Faculté de théologie à l'Université de Fribourg.



Janvier 2018

© Tous droits réservés à :

Association Plateforme Dignité et Développement
www.dignitedeveloppement.ch
Ch. du Ru 16, CH-1041 Bottens

Pascal Ortelli, animateur-coordonateur, + 41 (0) 79 575 41 59,
pascal.ortelli@dignitedeveloppement.ch
c/o Université de Fribourg, MIS05 5218, Av. de l'Europe 20, CH-1700 Fribourg

Le temps du pèlerin des jours...

Une réflexion à partir des matériaux dégagés lors de la consultation préparatoire menée pour le deuxième atelier transversal de la Plateforme Dignité et Développement
« Le temps : ami ou ennemi ? Quelle valeur donner au temps ? »

« Il y a un moment pour tout et un temps pour toute chose sous le ciel. (...) Quel profit celui qui travaille trouve-t-il à la peine qu'il prend ? Je regarde la tâche que Dieu donne aux enfants des hommes : tout ce qu'il fait convient en son temps. Il a mis dans leur cœur l'ensemble du temps, mais sans que l'homme puisse saisir ce que Dieu fait, du commencement à la fin » (Qo 3, 1.9-11).

En guise d'ouverture de cette deuxième partie de soirée, je souhaiterai inscrire mon propos dans le sillage de cette citation du Qohélet qui, somme toute, récapitule bien la teneur des consultations préparatoires menées pour préparer cet atelier. Noués dans une réflexion personnelle, je vous partage maintenant les fruits de ces échanges que j'ai eus notamment avec Patrice Meyer-Bisch pour le volet international en lien avec les droits culturels, Sonja Kaufmann de l'Action de Carême où il s'agissait d'identifier les défis temporels auxquels est confrontée une telle oeuvre d'entraide ainsi qu'avec Yvan Mudry dans une approche plus culturelle, philosophique et théologique, d'une grande profondeur, à la suite de son livre *La maladie de l'action. Une autre vision du travail*. Je le ferai en gardant en soubassement ma lecture d'Hartmut Rosa, philosophe et sociologue allemand, dont une interview vous a été transmise dans les documents préparatoires. Il reste à mon avis le penseur contemporain qui a le mieux thématiqué ces phénomènes d'accélération du temps en lien avec la modernité tardive dans laquelle nous vivons.

A la fin de cet apport qui cherche plus à mettre en lumière des défis, à ouvrir des pistes, qu'à fournir des réponses clés en main, je souhaiterai encore faire un lien avec un thème qui est apparu tardivement dans la doctrine sociale de l'Eglise, celui des structures sociales de péché. Je proposerai alors en écho à Hartmut Rosa et à son concept de résonance, quelques jalons qui pourront servir à une première esquisse d'analyse à partir de ce paradigme structurel, mis par en avant par Jean-Paul II dans *Sollicitudo rei socialis*.

Pour l'instant, intéressons-nous aux résultats de cette consultation et passons en revue les réponses données à chacun des thèmes retenus.

1. Temps et accélération

Ce premier volet part d'un constat que nous avons certainement déjà tous expérimenté et que le pape François thématise par exemple en *Laudato Sí* 18 avec le terme de « rapidación » : alors que nous gagnons du temps dans tous les domaines grâce aux évolutions techniques, nous avons pourtant toujours l'impression d'en manquer ! Comme le relève Nelly Pons, nous semblons ainsi rester embourbés dans ce paradoxe qui s'est saisi de notre modernité où le progrès censé nous libérer, s'est mis au service d'une accélération foudroyante, d'une quête d'un toujours-plus qui peut être mal canalisée ou assumée¹. Si le fait de n'être jamais rassasié témoigne de l'infini en nous, il n'en demeure pas moins que ce désir insatiable peut modifier en profondeur notre rapport au temps. On cherche, par exemple, à l'optimiser par tous les moyens. Cette recette a fait mouche dans un contexte capitaliste où la croissance reste le maître mot. Le

¹ Nelly PONS, *Choisir de Ralentir*, coll. « Je passe à l'acte », Actes Sud / Kaizen, 2017, p. 8.

temps y est alors perçu comme un bien rare, comme une composante indispensable à intégrer dans un calcul d'utilité.

Cette façon d'utiliser le temps pose en arrière fond la question de sa nature et de sa définition. Par-delà le célèbre mot de S. Augustin², cette interrogation n'a pas manqué de ressortir dans les consultations. Il importe de se rappeler que le temps utilitaire qui sert à contrôler, le temps du numérique, celui des cristaux liquides, du juste à temps et de Wall Street³, n'existe pas en soi avec une telle précision : il est une ressource culturelle qui s'est développée de pair avec l'industrialisation. Savoir comment produire plus en moins de temps implique en effet de pouvoir le mesurer avec une plus grande précision que celle requise pour la paysannerie pendant de long siècle où l'on travaillait la terre en se calquant sur les rythmes naturels des jours et des saisons. Cela suffisait déjà pour vivre et bien vivre.

En se rappelant à la suite d'Aristote que le temps est de l'ordre du mouvement⁴ et qu'il revient à l'âme de nombrer ce mouvement, on lie facilement la perception temporelle au domaine de l'agir humain. Même si aujourd'hui nous faisons cinq fois plus de choses qu'il y a trente ans dans le même laps de temps - ce qui semble corroborer la globalité de ce phénomène d'accélération -, il importe cependant de ne pas oublier l'existence de poches d'inertie où certains trouvent leur intérêt à laisser trainer un certain nombre de guerres, de conflits et de pauvretés...

A ce propos, les œuvres d'entraide, comme l'Action de Carême, qui luttent justement là contre paient aussi les frais du climat temporel ambiant, puisque, face à la concurrence du marché des ONG, elles sont contraintes de s'inscrire dans des processus d'optimisation et d'efficacité, sous peine d'être jetées hors du marché. Il y a un foyer de tensions entre leurs objectifs (développement durable, transition intérieure, etc.) et l'accélération sociale dans laquelle elles sont plongées comme nous tous : produire des rapports de plus en plus nombreux, devoir tout justifier auprès des bailleurs de fonds, ce qui laisse de moins en moins de temps à la rencontre et pour la maturation des projets, alors qu'il s'agit là de l'une des forces d'une oeuvre comme Action de Carême qui accorde beaucoup d'importance au dialogue avec les petits partenaires locaux.

Cette tension illustre à mon avis ce que le pape François décrit dans le numéro 114 de *Laudato Si*⁵, cette tension entre l'urgence qu'il y a à agir et un nécessaire ralentissement pour discerner les enjeux et laisser mûrir nos actions. Il n'est peut-être pas inutile pour nous de s'inspirer des moines bénédictins, en faisant les transpositions nécessaires pour notre quotidien. La règle de S. Benoît, en compartimentant le temps, fait du moins un être d'espérance, toujours

² AUGUSTIN, *Les confessions*, L. XI, 14, 17 in *Œuvres de saint Augustin*, t. 14, trad. de E. Tréhorel et G. Bouissou, « Bibliothèque augustinienne », Paris, Desclée de Brouwer, 1962, p. 299 : « Qu'est-ce donc le temps ? Si personne ne me pose la question, je sais ; si quelqu'un pose la question et que je veuille l'expliquer, je ne sais plus ».

³ Une expression reprise du documentaire *La Règle : le temps et la règle bénédictine*, produit par Premier Cercle, Grand Angle et KTO, 52 min. (diffusé sur KTO le 12 décembre 2014 et disponible en dvd), ici 8'30.

⁴ En *Physique*, L. IV, Aristote expose son célèbre paradoxe : le temps n'existe pas puisqu'il est composé du passé, qui n'est plus, du futur, qui n'est pas encore, et du présent qui est évanescant, et disparaît sans cesse. Le temps n'est pas un mouvement, car ce dernier peut être plus ou moins rapide contrairement au temps. Cependant le temps n'existe pas sans changement. Le temps n'est par conséquent ni du mouvement ni sans le mouvement. Il est donc nécessairement quelque chose du mouvement, à savoir sa mesure : le nombre du mouvement selon l'antérieur et postérieur.

⁵ FRANÇOIS, *Laudato Si*. Lettre encyclique du 24 mai 2015 sur la sauvegarde de la maison commune, n°114 : « Ce qui arrive en ce moment nous met devant l'urgence d'avancer dans une révolution culturelle courageuse. La science et la technologie ne sont pas neutres, mais peuvent impliquer, du début à la fin d'un processus, diverses intentions et possibilités, et elles peuvent se configurer de différentes manières. Personne ne prétend vouloir retourner à l'époque des cavernes, cependant il est indispensable de ralentir la marche pour regarder la réalité d'une autre manière, recueillir les avancées positives et durables, et en même temps récupérer les valeurs et les grandes finalités qui ont été détruites par une frénésie mégalomane »

(http://w2.vatican.va/content/francesco/fr/encyclicals/documents/papa-francesco_20150524_enciclica-laudato-si.html).

balloté d'un côté par la hâte pressante et le désir de rejoindre son Dieu, de l'autre, par la lenteur et la patience que l'on vit dans l'ordinaire du temps des jours. C'est cette tension en définitive qui permet au moins de mener le bon combat spirituel, temps de la lente décantation, qui petit à petit l'unit plus solidement à Dieu, au-delà de la persévérance et des épreuves qui ne manquent pas de se présenter au cours d'une existence⁶.

2. Temps et espace

Face à cette soif insatiable de plénitude qui nous pousse à vouloir toujours plus et qui vient buter contre notre vulnérabilité, le pape François dans *Evangelii Gaudium*, donne sa préférence au temps, justement parce qu'en favorisant le lancement de dynamiques nouvelles plutôt que la poursuite effrénée de résultats immédiats, il permet d'intégrer harmonieusement cette tension toute humaine entre la recherche de plénitude et notre vulnérabilité constitutive, marquée par l'expérience de la limite. Bien que le pape parle parfois peut-être de cette supériorité temporelle d'une façon trop tranchée, il paraît clair dans la consultation que la priorité doit être donnée au temps pour autant qu'il s'agisse du temps de la gestation.

Un parallèle avec la conception chinoise n'est ici pas vain. Je m'en tiens à ce sujet aux développements d'Yvan Mudry : les Chinois « se sont intéressés à deux notions : celle de moment, ou d'occasion, et celle de durée, mais ils n'y ont pas vu deux aspects d'une même problématique. A leurs yeux, le sage doit se mettre "au diapason du monde" et "tirer parti de cette occurrence-occasion du moment"⁷ ». La grande vertu mise en avant n'est dès lors plus l'efficacité ou la rentabilité, mais la disponibilité et l'insouciance, ce qui n'est pas sans lien avec l'Évangile et la confiance en la Providence divine...

Du côté des œuvres d'entraide dont la vocation est justement d'initier des processus de développement, il importe de pouvoir les suivre, les accompagner et les mesurer autant sur le court terme que sur le long. Les trois dimensions de l'*output*, de l'*outcome* et de l'impact d'une action (lancement d'un projet, campagne de sensibilisation, etc.) ont été mises en avant par Sonja Kaufmann. Il importe en outre de planifier d'une manière réaliste et de cultiver un véritable sens du réel pour pouvoir atteindre ses objectifs.

En outre, affirmer à la suite du pape que le temps ordonne les espaces, ce n'est considérer qu'une moitié de la question, car l'espace au sens de territoire ordonne à son tour les temps. Patrice Meyer-Bisch nous le rappelle d'une façon criante avec la problématique des réfugiés. Ceux-ci traversent plusieurs échelons temporels et spatiaux qui sont en tension. Il y a en effet d'un côté, le temps des petits pas qui est infini ; de l'autre, le temps des territoires avec ses contraintes et sa diversité d'échelles temporelles qui dépend elle-même de la diversité des acteurs en présence. Ces échelons sont plus ou moins élastiques et la bonne opportunité apparaît seulement quand on rencontre une cohésion entre ces échelles.

Le prochain traverse des espaces et des temps. Cela est vrai sur le plan horizontal et peut-être bien plus encore sur le plan historique. L'importance de considérer les droits culturels comme droits fondamentaux le manifeste. Nous disposons d'un droit à la mémoire, car sans mémoire, il n'y a pas de liberté. Ce temps 'mémoriel' de l'histoire a une dimension extérieure - l'accès aux ressources du passé - et une dimension intérieure - la capacité d'interpréter ce

⁶ Cf. le documentaire *La Règle*, depuis 5'50.

⁷ Yvan MUDRY, *La maladie de l'action*. Une autre vision du travail, Editions Saint-Augustin, Saint-Maurice, 20014, p. 88.

donné. Ainsi la capacité de présenter son passé conditionne notre façon d'envisager l'avenir dans l'épaisseur du présent, car comment peut-on tourner la page si l'on ne sait pas la relire ?

Je vous propose cette fois une rapide mise en perspective biblique. Dans la genèse, l'espace nous est donné pour que nous poursuivions, à son image, l'œuvre du Créateur (Gn 1, 28 : « emplissez la terre et soumettez-la »), tandis que le temps ne nous appartient pas : il est reçu comme don de Dieu, tout en conservant sa part de mystère⁸. Le temps biblique est source d'espérance ; en lui réside la concrétisation des possibles, cette tension entre le déjà-là et le pas-encore. En témoignent notamment, l'histoire même du salut, la progression de la Révélation divine qui se déploie dans une temporalité longue et eschatologique ainsi que l'avertissement de Jésus par rapport au jour du Jugement : « Quant à la date de ce jour ou à l'heure, personne ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, personne que le Père (Mc 13, 32). Ce temps divin incarné dans l'humain, temps du Royaume par excellence, n'est pas assimilable au temps forgé par l'homme. Il le dépasse et le transcende car il s'agit du temps de l'amour et du don. Pour tenter de le saisir dans sa dimension asymptotique, gardons peut-être à l'esprit l'image augustinienne des deux cités qui demeurent toujours interpénétrées ici-bas, comme l'ivraie et le bon grain dans la parabole⁹. Comment laisser germer ce temps divin en nos vies ? De fait, ce n'est rien de moins que tout l'enjeu de la vie chrétienne qui se profile en arrière fond.

3. Temps et relation

Avec notre calendrier chrétien qui s'est largement imposé presque partout¹⁰, la considération de l'instauration de l'ère de l'Incarnation nous rappelle que le temps est d'abord au service de la relation, de l'intériorité et de la vie spirituelle, ce qui contraste avec l'ambiance actuelle. Alors qu'aujourd'hui, le temps apparaît comme un bien rare dans lequel on puise, comme une réalité homogène et divisible à merci, il perd, selon Yvan Mudry, sa qualité fondamentale, celle de « flèche du temps » qui oriente, pointe vers une direction et donne du sens¹¹. Cette qualité-là est au cœur du temps biblique où tout est orienté vers la parousie, le retour glorieux du Christ, temps qui sera précédé, comme l'a montré Don Patrick de Laubier à la suite de l'intuition prophétique de Paul VI, par la civilisation de l'amour¹². Une analogie permet d'appréhender ce temps mystérieux, c'est celle de l'entrée messianique de Jésus dans Jérusalem, aux Rameaux. Il y aura ainsi un temps dans la cité terrestre où le bien triomphera, l'espace d'un moment avant le retour glorieux du Christ. Il revient à la Doctrine sociale de l'Eglise de préparer le terrain. Le chantier est immense, semé d'embûches et il ne nous

⁸ Cf. le bel exemple donné par l'abbé d'En-Calcat que je cite de mémoire : c'est le temps de Noël, temps du don et des cadeaux par excellence. La famille est rassemblée autour du sapin et c'est le père qui d'ordinaire distribue les cadeaux. S'il n'est pas là, c'est comme si la moitié du présent était en moins. Le présent signifie tout autant le cadeau que la présence du donateur ou plutôt le temps où le donateur se rend présent (Cf. le documentaire *La Règle*, depuis 34'35).

⁹ Cf. AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, L. XI, 1 : « (...) il existe une Cité de Dieu dont nous désirons être citoyens par l'amour que son fondateur nous a inspiré. Les citoyens de la Cité de la terre préfèrent leurs divinités à ce fondateur de la Cité sainte, faute de savoir qu'il est le Dieu des dieux, non des faux dieux, c'est-à-dire des dieux impies et superbes (...) je dois maintenant (...) exposer, ainsi que je l'ai promis, la naissance, le progrès et la fin des deux Cités, de celle de la terre et de celle du ciel, toujours mêlées ici-bas ». Ces deux cités ne sont pas d'un côté l'Eglise et de l'autre le pouvoir temporel. Augustin lui-même nous met en garde contre une telle lecture. Elle représente bien plutôt pour la cité terrestre « l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, [pour] la cité céleste » (*ibid.*, L. XIV, 28). Pour notre propos, gardons l'idée d'un temps construit pour satisfaire à des besoins de rentabilité qui en vient à s'opposer au temps donné par exemple dans les rythmes naturels.

¹⁰ Pensons aux tentatives anglo-saxonnes actuelles qui visent à gommer du calendrier la mention de Jésus-Christ. On parlerait dès lors de *before and after the common area*.

¹¹ Voir Yvan Mudry, *La maladie de l'action*, p. 74 et 40.

¹² Voir par exemple à ce sujet l'interview de Don Patrick de Laubier, *Comment comprendre la réalisation de la prophétie de la Civilisation de l'amour?*, 30 novembre 2014, en particulier dès 5 min. 20 (<https://www.youtube.com/watch?v=eU92yFrJMz4>) lors de la présentation de son livre *La civilisation de l'amour selon Paul VI*, Frédéric Aimard éditeur, 2013.

appartient pas totalement puisqu'il reste dans la main de Dieu. Comment dès lors nous y prendre ?

Remettre la catégorie de relation, comprise dans toutes ses dimensions, au centre de nos préoccupations semble porteur. On ne peut pas tricher avec le temps ; une relation a besoin de temps pour croître. Soigner les relations, c'est déjà une critique du système, nous rappelle Sonja Kaufmann. Ainsi, comme le relève Yvan Mudry, « lorsque la vie intérieure et relationnelle passe au premier plan, le temps et ses instruments perdent en partie leur éclat et leur intérêt¹³ ». Cette voie chrétienne n'est pas sans écho avec l'approche d'Hartmut Rosa et la recherche de ces moments de résonance où le monde nous touche, fait sens et résonne en nous d'une façon particulière, un peu comme un morceau de musique. Ces moments ont un fort potentiel de transformation, mais de l'intérieur cette fois et en profondeur. Ainsi la valorisation du présent mis en avant dans la vie spirituelle, « donne un tour particulier à la relation, à l'action et au temps¹⁴ ». Ce qui distingue les divers temps se prend alors de leur finalité divine, au ce-à-quoi ils sont destinés par Dieu. Cela, en définitive, permet d'échapper en quelque sorte par le haut à une conception trop utilitariste du temps. Ce dernier devient le temps de la surprise, le temps de la rencontre où l'on se laisse saisir par l'imprévu dans l'ordinaire de nos jours.

4. Temps et monde professionnel

Je ne développerai pas trop ce volet thématique, car il est passablement travaillé dans les différents groupes de la Plateforme. En outre, il s'agit là d'un vaste sujet qui demanderait à être traité pour lui-même. J'aimerais seulement ici faire le lien avec la définition aristotélicienne du temps dégagée dans la première section, notamment à partir de son lien avec le mouvement et l'agir humain. Pour Hartmut Rosa, le travail reste l'un des principaux lieux de résonance de notre humanité, c'est-à-dire une action génératrice de sens et au potentiel immense de transformation tant de notre environnement que de notre condition humaine et sociale.

Bien que le patrimoine monastique, en particulier bénédictin – pour ne mentionner que lui parmi tant de réalisations qui ont aussi leur valeur au sein de la vaste constellation chrétienne –, dispose au cœur de sa règle d'une profonde sagesse qui a fait ses preuves au cours des siècles, avec son fameux *ora et labora* (prie et travaille), la théologie catholique, comme le relève Yvan Mudry, n'a systématisé que très tardivement la question du travail à la suite de *Rerum novarum* (1891) et entre autres d'un Père Chenu. Dans le discours social de l'Église, si l'accent est d'abord mis, à la suite peut-être de l'engouement moderne marqué par une confiance illimitée dans le progrès, sur une valorisation de l'activité laborieuse au risque de l'absolutiser, une nouvelle inflexion se fait aujourd'hui néanmoins sentir. Le Magistère discerne mieux, tout en le dénonçant, « les limites d'un modèle de développement centré sur le travail » : « l'heure n'est plus à l'exaltation de l'activité laborieuse, mais à un appel à la prudence¹⁵ » qui replace au devant de la scène la catégorie de la relation dont l'importance primordiale a déjà été pointée ci-dessus. Dans un monde professionnel souvent marqué par la

¹³ Yvan Mudry, *La maladie de l'action*, p. 92.

¹⁴ *Ibid.* p. 105. Voir aussi p. 98. Hartmut Rosa quant à lui applique le concept de résonance aux moments « où le monde vous touche », en insistant sur le fait qu'ils ont un fort potentiel de transformation. Il poursuit en précisant que « la résonance n'est pas un état émotionnel. C'est un mode de relation au monde. Elle a deux versants, intimement liés, l'un subjectif et l'autre institutionnel » et prétend « qu'une société qui ne peut se stabiliser que dynamiquement, à partir d'une accélération permanente, crée un contexte où la résonance est quasiment impossible » (Cf. CERAS, *Revue Projet* n° 355 (décembre 2016), « Je suis débordé, donc je suis ? », entretien avec Hartmut ROSA mené par Jean Vettrano, pp. 8-16).

¹⁵ Yvan Mudry, *La maladie de l'action*, p. 140 pour les deux citations.

supplantation de la technique au détriment de l'humain, par l'anonymat et la communication via les réseaux sociaux, il devient urgent de réapprendre à se parler pour lutter contre les causes criantes de mal-être au travail que sont le manque de reconnaissance ou les différentes pathologies de fatigues au travail qui se multiplient. Cela ne suffira certainement pas, mais c'est un premier pas à garder à l'esprit.

La nécessité d'un temps suffisant pour la formation continue a été pointée du doigt dans la consultation. Dans un univers liquide où tout peut fluctuer rapidement, nous devons fournir de plus en plus d'efforts pour rester dans les arènes du jeu professionnel, s'adapter sans y perdre son âme et le cas échéant, bien que je n'aime pas cette expression, être prêt à se recycler. Pour la jeune génération, le temps des quarante ou cinquante années de service au sein de la même entreprise que mes parents et grands-parents fêtaient encore, semble bien être révolu. Une bonne organisation interne et une priorisation de ses objectifs professionnels suffisent-ils cependant à lutter contre l'éclatement du travail et la multiplication des burn-out ? Notre rapport moderne au temps est-il compatible avec une véritable spiritualité du travail qui tend au développement intégral de la personne ? Il y a là autant d'interrogations soulevées qui ouvrent la voie au temps de la célébration.

5. Temps de la liturgie ou la centralité de la célébration

Par rapport à ce thème, la consultation a insisté sur le fait, paradoxal de prime abord, que le temps de la liturgie ne comporte aucune accélération. Il n'en demeure pas pour autant statique ou stérile ; il est orienté au contraire vers un au-delà eschatologique où la liturgie terrestre annonce les prémisses célestes. Le temps de la célébration et de la fête nous invite ainsi à considérer le temps d'abord comme un don et non comme un ennemi.

La liturgie et le culte représentent bien sûr un lieu au sein duquel on aime venir se ressourcer, puiser à la source pour reprendre des forces afin d'affronter au mieux notre quotidien, mais il n'est de loin pas que cela, c'est-à-dire le tiroir cloisonné du dimanche que l'on cherche à caser et à ouvrir tant bien que mal et qui se juxtaposerait à côté des autres cases horaires de nos obligations mondaines auxquelles il semble si difficile de s'y soustraire et qui prennent tellement d'importance... Lorsqu'un moine entend la cloche du monastère, il arrête toute activité en cours pour se rendre à la prière ; il y a là aussi pour nous un puissant signe : la cloche nous rappelle que le temps de la célébration est premier. Préparée par l'horizontalité apparente de notre quotidien, la célébration n'en demeure pas moins la source et le sommet, ou autrement dit l'origine et l'horizon, et non pas simplement la parenthèse bienfaisante d'un temps de wellness, ô combien nécessaire dans un monde qui va trop vite, mais à sa juste place !

6. Un prolongement : L'accélération et les structures sociales de péché

Hartmut Rosa, dans l'interview précédemment mentionnée, parle de la logique d'accélération comme d'un phénomène imparable qui engendre des formes d'aliénations sévères dans les principaux domaines de la vie humaine. Pour ce faire, il se réfère à la définition du péché qu'en donne Luther qui insiste sur la dimension du repli. Rosa montre également que l'accélération est devenue un élément structurel omniprésent de notre monde postmoderne¹⁶. Cette mention m'a fait songer aux structures sociales de péché, sans pour autant

¹⁶ CERAS, *Revue Projet* n° 355 (décembre 2016), cité ici à partir de la version intégrale de l'interview (p. 8/10) disponible en ligne sur commande sous : revue-projet.com/articles/2016-11-rosa-la-logique-de-croissance-et-d-acceleration-s-empare-de

en conclure dans une perspective d'anti-progrès ou d'éloge absolu de la lenteur que l'accélération serait elle-même forcément un péché. Ce que je propose ici en guise de prolongement est à prendre comme une mise en perspective, un essai d'explication – qui demanderait à être plus approfondi et mieux systématisé – à partir du donné de l'enseignement social chrétien. Mathias Nebel qui fut l'intervenant principal de l'atelier de lancement de la Plateforme sur la notion de relation en mai dernier, a rédigé sa thèse de doctorat sur la catégorie morale de péché structurel¹⁷. J'utilise certains de ses résultats, comme la grille d'analyse qu'il propose et les indices révélateurs pour déceler une telle structure, pour appréhender succinctement le phénomène d'accélération thématiquement avec érudition et depuis de nombreuses années par Rosa. Il s'agit de voir ce qu'une approche à partir de l'enseignement social chrétien peut apporter de complémentaire à une approche qui s'en tient aux stricts domaines de la sociologie et de la philosophie.

Dans son livre *Aliénation et accélération* qui expose d'une manière synthétique les conclusions principales de sa recherche, Hartmut Rosa montre que dans sa forme présente et totalitaire, l'accélération mène à des formes d'aliénations sociales qui sont vues comme le principal obstacle à la réalisation de la conception moderne d'une vie bonne¹⁸. Ce n'est pas ici le lieu pour revenir sur sa démonstration, car cela dépasserait très largement le cadre de notre propos et de nos compétences. Ce qui est plus intéressant pour nous, c'est d'observer que le philosophe et sociologue allemand, d'une part, fonde son approche – et peut-être un peu trop ! – sur le caractère unificateur du concept d'accélération sociale. Il s'en sert pour examiner la structure et la qualité de nos vies en insistant sur le fait qu'un tel motif temporel est apte à relier les dimensions micro et macro de la société, puisqu'il les touche toutes les deux, tant du point de vue personnel que communautaire. Rosa cherche, d'autre part, à identifier les tendances et les structures qui sapent la possibilité de vivre ces moments de résonance d'une façon non aliénée. Pour cela, il convoque à rebours le concept d'aliénation tel qu'il fut développé par Marx avant d'être mis aux oubliettes par les héritiers de l'École de Francfort, tout en cherchant de nouveaux indicateurs à lui opposer. C'est à ce niveau que le recours aux structures sociales de péché m'a paru être pertinent.

Pour faire bref, une telle structure se caractérise par le fait qu'une personne à l'intérieur d'elle, n'a plus d'options suffisantes à disposition, d'espace et de latitude pour pouvoir poser un choix moralement bon. Les cartes qui lui restent en main sont à coup sûr perdantes ; une telle personne est victime malgré elle des règles iniques du jeu qui se déroule au-dessus de sa tête et auquel elle participe malgré elle, sans avoir la possibilité de s'y soustraire¹⁹. Ainsi du point de

notre-esprit-et-de-notre-corps : « Je ne veux pas tomber dans la dichotomie vitesse= mal, lenteur= bien. C'est ainsi que j'ai développé le concept d'aliénation. Un état dans lequel je ne suis plus attaché aux choses, où le monde est comme mort et muet. C'est d'ailleurs la définition du péché pour Luther : quand l'âme est nouée sur elle-même et ne s'ouvre plus à l'autre, Dieu en l'occurrence. Dans la tradition protestante, le péché est la perte de la nécessité de contacts, de liens et de réponses ».

¹⁷ Cf. Mathias Nebel, *La catégorie morale de péché structurel*. Essai de systématique, coll. « Cogitatio Fidei », Cerf, Paris, 2006.

¹⁸ Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération*. Vers une théorie critique de la modernité tardive, trad. de l'anglais par Thomas Chaumont, La Découverte/Poche, Paris, 2014.

¹⁹ Pour une caractérisation des structures sociales de péché, voir JEAN-PAUL II, *Sollicitudo rei socialis* (= SRS), lettre encyclique du 30 décembre 1987 sur la question sociale et le développement, n° 36 : Les structures sociales de péché caractérisent « la somme des facteurs négatifs qui agissent à l'opposé d'une vraie conscience du bien commun universel et du devoir de le promouvoir ». Elles « donne(nt) l'impression de créer, chez les personnes et dans les institutions, un obstacle très difficile à surmonter à première vue »

(http://w2.vatican.va/content/john-paul-ii/fr/encyclicals/documents/hf_jp-ii_enc_30121987_sollicitudo-rei-socialis.html#%241T).

Comme le rappelle le pape polonais dans son exhortation apostolique *Reconclitatio et paenitentia* n° 16 (cité ici à partir de la note 65 de SRS 36) : « L'Eglise sait et proclame que ces cas de péché social sont le fruit, l'accumulation et la concentration de nombreux péchés personnels (...) de la part de ceux qui, bien que disposant du pouvoir de faire quelque chose pour éviter, éliminer ou au moins limiter certains maux sociaux, omettent de le faire par incurie, par peur et complaisance devant la loi du

vue institutionnel, les caractéristiques principales d'une telle structure sont la destruction du lien social, la violence et le mensonge, tandis que du point de vue personnel, on dénote le malheur, l'aliénation, l'asservissement, l'endurcissement et l'aveuglement. Le tableau ci-après offre une vue synthétique de ces différents indicateurs que je ne développe pas plus en avant. Il s'agit du résumé d'une grille d'analyse élaborée par Mathias Nebel, auquel il faudrait encore ajouter, pour être complet, la colonne des indicateurs spirituels (haine de la Personne et de la foi dans le Christ, aversion marquée et rejet violent de toute obligation qui viendrait limiter ou réduire la liberté propre, refus de toute dépendance et une aversion marquée pour toutes formes de responsabilités personnelle et collective)²⁰.

Expérience propre	Indicateurs objectifs	Indicateurs subjectifs
La qualité des relations à autrui est rendue fondamentalement: impossible , viciée dès le départ et absente alors qu'elle serait essentielle pour lui.	Le champ structuré de l'action est marqué au niveau systémique par: Le mensonge, la violence, l'injustice, l'exclusion, la déconstruction du lien social, la mort prématurée par l'exclusion d'un bien essentiel contrôlé par l'institution	Les personnes prenant une part active au champ structuré de l'action sont marquées par: L'aveuglement (vouloir ne pas savoir), L'indifférence, L'aliénation (être contraint de faire ce que je ne devrais pas faire) L'asservissement (être esclave d'un fait institutionnel mauvais)
<i>Situation inique qui ne devrait pas être</i>	<i>Rationalité perverse qui oeuvre à la déconstruction sociale</i>	<i>Internalisation de la rupture</i>

De tels indicateurs mettent en lumière la présence et les effets cachés d'une structure sociale de péchés, comme par exemple un régime de corruption ou de torture. L'analyse va plus loin qu'une simple approche sociologique, philosophique ou psychologique, tout en les intégrant. Elle permet par exemple de rendre davantage compte de la profondeur du mal en allant jusqu'à un niveau surnaturel qui intègre la dimension de la foi. Echappant à la lutte des classes, une telle analyse envisage aussi les rapports de la personne à la société d'une manière sereine, intégrale et intégrée en laissant une ouverture eschatologique possible qui pointe vers la communion des bienheureux, fin vers laquelle notre pèlerinage ici-bas prépare et nous conduit, comme on l'a vu avec les deux cités d'Augustin.

Qu'en est-il par rapport au phénomène de l'accélération sociale ? C'est sur cette question que je vous laisse méditer... En guise de conclusion ou plutôt de prospective, je propose de nous demander quels seraient les indicateurs pertinents et transposables qui permettraient d'offrir une analyse cohérente de la situation, du point de vue de l'enseignement social chrétien ? Si ces quelques jalons viennent maintenant d'être posés sommairement, en espérant que cela vous serve et vous inspire dans vos propres travaux et recherches, le gros du travail reste encore à faire...

silence, par complicité masquée ou par indifférence ; de la part de ceux qui cherchent refuge dans la prétendue impossibilité de changer le monde ; et aussi de la part de ceux qui veulent s'épargner l'effort ou le sacrifice en prenant prétexte de motifs d'ordre supérieur. Les vraies responsabilités sont donc celles des personnes ».

²⁰ Voir à ce sujet pour le détail de ces notions Mathias Nebel, *La catégorie morale de péché structurel*, pp. 516-529.

A la suite d'une réflexion de Thierry Collaud à propos d'un article d'Antonio Maria Sicari sur la promesse et de ces quelques vers de Charles Péguy que je vous laisse savourer ci-dessous, n'oublions toutefois pas que chaque croyant, « dans la petite procession des jours ordinaires », se retrouve propulsé non pas d'abord dans une structures de péché ni dans une structure indéniable d'accélération, mais plus fondamentalement dans une structure de promesse qui a trouvé son accomplissement dans l'incarnation, la mort et la résurrection de Jésus-Christ²¹. La nouveauté de ce temps christique réside dans la verticalité du *kairos* ainsi entre-ouverte par l'accomplissement de la promesse du salut annoncée dans l'Ancien Testament. Jésus la réalise efficacement une fois pour toute au travers du mystère de la Croix. La Bonne-Nouvelle décisive pour notre salut est bien en définitive que nous ne sommes pas prisonniers du *chronos*, du temps historique dans lequel nous semblons indéniablement pris, tout en en subissant les aléas. A chaque instant, le Christ nous offre en effet la possibilité de nous introduire à la verticale de tous les possibles, autrement dit il nous est offert de sortir par le haut de ces pseudo-déterminismes temporels pour devenir à sa suite, co-créateur de nouveaux chemins d'amour et de justice au service du bien commun toujours en construction.

« Ce n'est pas d'aller ici ou là,
ce n'est pas d'aller quelque part
D'arriver quelque part
Terrestre. C'est d'aller, d'aller toujours,
et (au contraire) de ne pas arriver.
C'est d'aller petitement
dans la petite procession des jours ordinaires,
Grande pour le salut.
Les jours vont en procession
Et nous nous allons en procession dans les jours.
Ce qui importe
C'est d'aller. D'aller toujours. Ce qui compte.
Et comme on va.
C'est le chemin qu'on fait.
C'est le trajet lui-même. Et comme on le fait. »

Charles Péguy, *Le Mystère du Porche de la deuxième vertu...*²²

²¹ Voir à ce sujet l'article d'Antonio Sicari, « Entre promesse et accomplissement », *Communio* 9 (n° 4, 1984), pp. 21-31 et le commentaire qu'en donne Thierry Collaud dans son cours sur l'espérance (Faculté de théologie de l'Université de Fribourg, semestre de printemps 2015, pp. 26-26) : « La tension promesse-accomplissement est différente de celle qui se déploie dans le temps chronologique. Dans ce sens, l'analyse historique de ce qui se passe est toujours partielle. Ce qui aux yeux des 'documents de l'histoire', semblera un échec (le Christ en croix, la mort d'un martyr, la vie du *poverello* ou de la petite Thérèse) prendra dans le temps christique la figure de l'accomplissement : "... ce qui signifie concrètement [en citant Sicari] que lorsqu'une espérance véritable s'introduit dans le cœur ou l'action d'un homme ou d'un peuple, le rapport qui existe entre promesse et accomplissement ne peut jamais être déduit de façon adéquate par l'analyse des émergences historiques et chronologiques. [Une telle analyse] ne suffit pas pour dire si une espérance a été ou non déçue, si la promesse a été ou non tenue, si l'accomplissement attendu s'est ou ne s'est pas vérifié" ».

²² Cité à partir d'Yvan Mudry, *La maladie de l'action*, p. 109.